

Notre orthographe « n'est pas respectable »

Florence Epars

Résumé

Arnaud Hoedt et Jérôme Piron, deux anciens enseignants de français devenus comédiens, se sont donné pour tâche de démontrer à leur public les absurdités de l'orthographe de la langue française. Grands défenseurs de la langue, ils militent pour une meilleure cohérence de l'orthographe et pour une explicitation, dès l'école primaire, des difficultés objectives du code écrit de notre langue. Les renseignements qu'ils glanent par leurs lectures et leurs contacts auprès des linguistes constituent la base de leurs spectacles dont le but est de mettre à la disposition de leur public les résultats des recherches scientifiques, bien trop ignorés des utilisatrices et utilisateurs de la langue. Le succès est au rendez-vous. Les deux comédiens participent dorénavant activement à un organe consultatif belge dont le rôle est de militer pour un approfondissement des changements initiés par l'adoption des rectifications orthographiques de 1990. Cet article est issu d'un entretien par visioconférence, durant lequel les deux comédiens ont accepté de répondre à nos questions.

Mots clefs

orthographe, code, vulgarisation, rectifications, spectacle

⇒ *Titel, Lead und Schlüsselwörter auf Deutsch am Schluss des Artikels*

⇒ *Titolo, riassunto e parole chiave in italiano e in francese alla fine dell'articolo*

Auteurs

Florence Epars, didactique du français et enseignante de français au secondaire 2, en école professionnelle.
HEP Vaud, Avenue de Cour 37, 1014 Lausanne, florence.epars@hepl.ch

Notre orthographe « n'est pas respectable »

Florence Epars

Peut-être avez-vous visionné une vidéo de la conférence TedX¹ de deux comédiens belges qui démontrent par A plus B, avec énormément d'humour, que l'orthographe française est truffée d'absurdités ? Peut-être vous êtes-vous demandé si nous pouvions nous fier à leurs arguments et les suivre dans leurs propos ?

La Convivialité, c'est le nom qu'Arnaud Hoedt et Jérôme Piron ont donné à leur spectacle qui tourne depuis 2016 dans toute la francophonie. Avec plus de 400 représentations suivies d'un débat avec le public, les deux comédiens proposent un spectacle autour de l'orthographe du français. Ils ont publié, en 2017, « La faute de l'orthographe », ouvrage basé sur leur spectacle, qui s'est vendu depuis à plus de 12'000 exemplaires. C'est la vidéo de leur conférence en format Ted^x de Rennes (mai 2019), vue près de deux millions de fois sur Youtube, qui a lancé leur popularité et permis à ces deux passionnés de se faire entendre auprès d'un large public. Leurs chroniques sur *France Inter*, proposées durant deux mois en juillet et août 2019, ont mené en 2020 à la publication d'un nouvel ouvrage : « Le français (n') existe (pas) ». Ils ont accepté de participer à un entretien pour la revue *Forumlecture* afin d'expliquer leur démarche autour de la langue française et notamment de l'orthographe. Nous avons pu recueillir leurs propos lors d'une interview par visioconférence, malgré leur emploi du temps très chargé. Leur enthousiasme et leur aisance à communiquer ont nourri 1h30 d'échanges passionnés et passionnants !

Florence Epars : Comment vous est venue l'idée de faire un spectacle autour de l'orthographe du français ?

Arnaud Hoedt et Jérôme Piron : Il y a plusieurs facteurs qui nous ont permis de lancer ce spectacle. Tout d'abord, notre complicité : nous avons été enseignants de français pendant 15 ans dans une école technico-professionnelle avec des élèves de 16 à 19 ans. Cela nous définit profondément. Nous avons été engagés le même jour, le 26 août 2002. Nous avons très rapidement commencé à fonctionner en binôme, en menant des projets au sein de l'école : nous organisons des voyages, nous proposons des activités, des sorties. Nous avons même obtenu l'autorisation de donner cours à deux dans une classe.

Notre identité créative et intellectuelle est excessivement liée l'un à l'autre, que cela soit la production écrite ou la production artistique. C'est sur la base de notre interaction constante que nous avons construit cette idée d'une conférence qui a pris plutôt la forme d'un spectacle, avec une partie interactive.

Par ailleurs, nous nous sommes inspirés du théâtre contemporain et notamment du théâtre documentaire porté, entre autres, par la compagnie Suisse « Rimini Protocole ». Nous avons également été convaincus par les spectacles d'Antoine Defoort ou par les projets de Jérôme Bel qui met des amateurs·trices sur scène à qui il demande de se montrer tels qu'ils sont. Ces productions nous ont permis de constater qu'il y avait une place sur scène pour des propos qui ne sont pas des dialogues joués.

Au départ, notre projet était juste une conférence sur l'orthographe, pensée pour répondre au défi d'un ami programmeur dans un centre d'art. Nous avons ainsi élaboré en 2014-2015 une forme courte d'une demi-heure qui se déroulait autour d'une table. C'est de ce format « salon » pour une quinzaine de spectateurs, dans de tout petits festivals à Bruxelles et ailleurs, qu'est né notre spectacle complet en 2016 au Théâtre national à Bruxelles. Cette collaboration a été rendue possible grâce à Alexandre Caputo qui était à l'époque conseiller à la programmation et qui avait été interpellé par notre sujet.

FE : Le numéro de *forumlecture* aimerait questionner la tension au sein de la langue entre objet de réflexion et de manipulation. En quoi percevez-vous une telle tension dans le domaine de l'orthographe ?

AH et JP : La question de l'orthographe et de la tension qu'elle suscite est attachée à notre formation. Nous avons été formés en linguistique durant nos études de lettres il y a 15 ans et nous y avons découvert tous les sujets dont nous parlons dans le spectacle.

¹ <https://www.youtube.com/watch?v=5Y07Vg1ByA8>

Auparavant, l'école secondaire traditionnelle nous avait, comme à tant d'autres, transmis une image sacralisée de l'orthographe. Nous nous sommes rendu compte à quel point il y avait un écart incroyable entre cette sacralisation, très présente dans l'opinion publique, et la recherche, portée par les linguistes et les scientifiques. Cet écart gigantesque nous a semblé spécifique au domaine de l'orthographe. En effet, aujourd'hui, même si certains contestent la physique ou la médecine, ce n'est jamais au point de nier l'existence de la recherche elle-même.

Cette matière est devenue notre sujet de prédilection, parce que nous passions notre temps à nous disputer avec des collègues au sujet de l'absurdité de l'orthographe. Nous étions jeunes professeurs de français et désacraliser ainsi l'orthographe était perçu par nos interlocuteurs comme un manque de professionnalisme. Nous nous sommes battus pendant 15 ans, nous avons ruiné des repas de fin d'année, des barbecues en quantité astronomique (rires).

Le sujet était tout trouvé pour notre conférence. Néanmoins, nous n'avions jamais imaginé à quel point ce sujet allait engendrer chez notre public une sorte de besoin cathartique de désacralisation. Quand nous avons commencé à dire que Dieu n'existait pas dans cette religion de l'orthographe, les réactions hilares de nos différents publics nous ont montré à quel point ils avaient besoin de valider un sentiment diffus de tromperie au sujet de l'orthographe. C'est un peu comme si, durant son parcours scolaire, chacun avait senti une forme de duperie quant au caractère sacré de l'orthographe et notre spectacle semble expliciter ce qui avait besoin d'être entendu depuis longtemps. L'engouement suscité nous a beaucoup surpris.

Par exemple, pour expliquer à notre public à quel point l'orthographe du français est opaque, nous montrons que le son /s/ peut s'écrire de douze manières différentes. Quant à la lettre « s », elle peut se prononcer de trois façons. Sur la base d'un tel constat, nous démontrons à l'aide d'un algorithme que le mot inventé /krèfission/ peut s'écrire de 240 manières différentes ! L'effet sur les spectatrices et les spectateurs est très puissant.

FE : Vous avez opté pour des genres différents pour parler du même objet (spectacles, ouvrages, radio). En quoi le choix du genre est-il indiqué ou non pour faire réfléchir à la langue ?

AH et JP : Le genre nous importe peu. Nous avons d'abord écrit le spectacle et ensuite nous l'avons mis en scène, même si la mise en scène est secondaire pour nous. Ce qui nous importe, ce sont les contenus transmis. Ensuite, nous adaptions les langages en fonction des lieux. Si nous avons l'opportunité de faire une exposition, une BD ou un podcast, si on nous proposait un projet multiforme avec des plasticiens ou dans une école, cela nous conviendrait tout à fait. Nous ne voulons pas nous embarrasser des formats.

Par ailleurs, nous aimons bien l'idée du collectif. C'est un ami qui a fait les illustrations de notre ouvrage *La Faute de l'orthographe*. Nous aimons avoir l'opportunité de travailler avec d'autres personnes dont le talent apporte un plus à notre approche. Nous ne sommes pas du tout focalisés sur l'idée de genre, d'auteur, etc. Nous sommes juste créatifs.



Exemple 1 : dix avec la lettre X et se prononce /s/. Dizaine avec un z et se prononce /z/, vidéo *la faute à l'orthographe* ©



Exemple 2 : mais un dixième qui s'écrit avec un x et se prononce /z/, vidéo la faute à l'orthographe ©

FE : Les objectifs visés sont-ils différents en fonction du mode de communication adopté ?

AH et JP : Non, notre travail principal c'est la vulgarisation. D'ailleurs, la compagnie de théâtre que nous avons créée [ndlr. Compagnie Chantal et Bernadette] se présente dans ses statuts comme une instance de vulgarisation. Nous faisons des blagues, mais toujours basées sur la science, sur la recherche. Nous voulons travailler à la « dédogmatisation » globale de la société, à travers la science qui est l'antidogme par excellence, qui fait réfléchir et qui amène des faits au débat public.

FE : Vous avez en effet lu énormément d'écrits scientifiques, ce qui, évidemment, n'est pas visible dans vos spectacles. Tout ce que vous dites semble glisser, couler de source ; en réalité, vous êtes extrêmement documentés. Avez-vous des contacts directs avec les chercheurs ?

AH et JP : Oui, tout le temps. Depuis le début de nos représentations, des linguistes sont présents pour parler du sujet avec le public après le spectacle et participer au débat. Les publics réagissent, ce qui nous amène parfois à modifier des passages du spectacle pour que ce soit plus clair, plus lisible. Ainsi, notre spectacle se modifie avec le temps, s'améliore.

Les linguistes eux-mêmes ont vu l'opportunité de parler à leurs interlocuteurs d'une autre manière que dans des publications scientifiques et ils nous ont énormément sollicités.

Même lors du travail préparatoire, nous savions que nous allions au « casse-pipe » : avec un tel propos, il y avait inévitablement des gens qui allaient nous décrier. Il fallait donc être extrêmement bien préparés pour qu'on ne puisse pas nous attaquer sur la validité de ce que nous disions. Nous avons fait relire le texte avant le spectacle par tous les spécialistes que nous connaissions, pour être sûrs que nous étions factuellement corrects.

Pour résumer, nous avons lu comme des scientifiques, mais pour faire des boutades de théâtre, afin de faire réfléchir notre public.

FE : Comment choisissez-vous ce que vous voulez traiter dans votre spectacle afin de provoquer des réactions et des prises de conscience auprès du public ?

AH et JP : Notre premier critère, c'est de nous faire rire l'un l'autre. Nous cherchons aussi l'information que les gens ignorent, parce qu'il y a toujours un côté jouissif à simplement découvrir quelque chose qui concerne un sujet qui nous est proche. Les lettres étymologiques, par exemple, nous ont toujours été présentées comme nécessaires pour garder une trace de l'influence du grec et du latin sur le français.



Exemple 3 : Le mot style vient du latin stilus et pas du grec

Pourtant, les lettres qui pourraient être issues de l’empreinte des langues germaniques, de l’arabe ou de l’italien ont consciencieusement été gommées, malgré le fait que ces trois langues représentent trente-cinq pourcents des emprunts du français. Cet aspect de l’histoire de notre langue est souvent méconnu.

Nous sommes toutes et tous confronté·e·s en permanence à l’orthographe. Cette familiarité permet à tout un chacun d’avoir un avis dans les débats qui la concerne. Nous cherchons à apporter des éléments qui bousculent, voire contredisent, cette représentation commune et les présentons de la manière la plus épurée, la plus brute, la plus simple qui soit. Nous commençons par écrire, puis nous élaguons au maximum jusqu’à trouver la formule qui tente de dire la chose telle qu’elle est, indépendamment de la manière dont on se la représente.

Cette brutalité de la vérité peut être exemplifiée par un tel énoncé : « Il n’y a pas de linguiste à l’Académie française, c’est comme s’il n’y avait pas de mécanicien au contrôle technique. » C’est brutal, mais c’est vrai. Dire : « Notre orthographe n’est pas respectable », c’est vrai : il y a de nombreuses règles orthographiques impossibles à défendre.



**Exemple 4 : des groseilles en confiture ou en gelée ne s’accordent pas de la même façon, est-ce respectable ?
La faute de l’orthographe, 2017, Éditions Textuel. ©**

Prenons le simple exemple des pluriels en -x. Au Moyen Âge, les mots au pluriel se terminaient par un -s. Beaucoup d’entre eux se terminaient par -us (par exemple, « cheveus »). Afin de gagner du temps et de l’espace, les moines copistes ont pris l’habitude d’utiliser un signe qui ressemble à un X pour marquer cette terminaison plurielle en -us (par exemple, « cheveX »). Par la suite, ce signe a été interprété par erreur comme un X et on l’a fait précéder d’un -u pour des raisons de prononciation. Ainsi, le pluriel en -x de certains noms n’est que la conséquence d’une mauvaise lecture des textes en ancien français.

De manière générale, nous voulons éviter le politiquement correct qui musèle des vérités comme celle de dire que si vous êtes pauvres, vous réussirez moins bien à l’école. D’ailleurs, nous travaillons sur la sociologie de l’éducation avec notre tout nouveau spectacle. Cette brusquerie permet de provoquer des réactions chez les gens et de susciter la réflexion et les discussions.

FE : Les réflexions que vous voulez faire émerger chez votre public alimentent également les arguments que l'on peut proposer pour justifier et soutenir les rectifications orthographiques de 1990 qui font régulièrement débat, notamment lorsque les manuels scolaires les adoptent.

AH et JP : Une des raisons pour lesquelles la réforme de 1990 a du mal à passer, c'est qu'elle est opaque : elle recouvre trop de détails et a l'air souvent plus compliquée que ce qu'elle n'est. Il est en effet frappant de voir que si certaines irrégularités du système concernant l'usage de l'accent grave ont été corrigées (par exemple « évènement »), il a été décidé de conserver « médecin », malgré le fait que la règle voudrait qu'on écrive « mèdecin ». Ainsi, on remplace certaines exceptions par d'autres. Les usagers n'ont alors pas envie de devoir apprendre de nouvelles règles qui semblent plus compliquées que les précédentes. En revanche, ce serait assez simple avec le participe passé : avec l'auxiliaire être vous accordez tout le temps, avec l'auxiliaire avoir vous n'accordez pas, point final.

« Les crêpes que j'ai mangées (-es) ». « J'ai mangé (-é) les crêpes ».

Exemple 5 : accord du participe passé, vidéo la faute à l'orthographe ©

À ce propos, nous avons été interviewés il y a deux semaines par Raphaël Guillet de la RTS, pour une diffusion dans le cadre d'un débat qu'il organise sur la réforme de l'orthographe qui a fait beaucoup de bruit en Suisse ces derniers mois, suite à la décision d'intégrer l'orthographe rectifiée dans les manuels scolaires de Suisse romande.

En Belgique, nous avons intégré, il y a un an, Le Conseil de la langue française et de la politique linguistique qui est une instance de consultation qui travaille notamment sur l'évolution de l'usage de la langue française et son enrichissement. Actuellement, nous nous focalisons sur deux choses : un décret sur la féminisation et le langage non discriminant pour la fédération Wallonie-Bruxelles et une future circulaire (qui est encore en chantier) de dépénalisation de l'invariabilité des accords du participe passé avec l'auxiliaire avoir.

FE : Est-ce que vous pensez que c'est à un niveau politique que des décisions doivent être prises ?

AH et JP : Oui et non. Pour l'orthographe par exemple, elles sont déjà prises par les instances politiques qui ont décidé d'appliquer les réformes de l'orthographe pour encourager le changement. Le politique ne prendra jamais le micro pour le dire, mais, globalement dans les textes ou dans les actes, l'orthographe devrait évoluer.

L'État peut agir sur certains secteurs qui lui sont propres : la langue de l'administration et les programmes d'enseignement pour lesquels il faut fixer des références. C'est déjà un pouvoir conséquent. En revanche, l'État ne pourra jamais - et c'est tant mieux - dire aux gens comment ils doivent écrire, ce n'est pas son rôle.

Ce qui, d'après nous, manque cruellement, c'est une instance internationale francophone voulue politiquement et qui serait ainsi une référence légitimée pour traiter des questions de grammaire et d'orthographe. Elle pourrait être composée de représentants de chaque pays francophones et l'enjeu serait de la rendre visible, crédible et même populaire.

Il faut en effet distinguer la dimension technique de la dimension littéraire. On peut avoir une instance comme l'Académie française qui distribuerait des prix sur un jugement littéraire et une autre instance qui serait technique et qui, elle, pourrait adopter un éclairage scientifique. Ce serait un geste fort de dire qu'on veut une instance linguistique responsable de l'orthographe, composée de spécialistes qui savent de quoi ils parlent.

Chez les francophones, il y a une réelle carence de conscience que la langue est aussi un domaine scientifique. Pourtant, de nombreux chercheurs l'étudient tous les jours à l'aide de corpus ; il existe de la sociologie linguistique, de la psychologie linguistique, de l'anthropologie linguistique, etc. Les instances politiques devraient intégrer au cursus scolaire des cours sur les représentations de la langue, sur l'histoire de la langue, et ce dès la première primaire. Il est capital que les enfants sachent ce qu'est l'orthographe, ce qu'est le vocabulaire, car à l'école on en fait, mais on ne sait pas ce que c'est. On dit « accorder », mais on

ne sait pas ce que ça veut dire « accorder », on ne sait pas à quoi ça sert. On n'a pas de représentation claire de l'origine de notre langue : dire qu'elle vient du latin est très réducteur si on n'ajoute pas les emprunts faits à l'allemand, à l'anglais, etc. Le jour où il y aura beaucoup plus de linguistique en primaire et au secondaire, les représentations changeront d'elles-mêmes.

FE : Vous seriez donc favorables à faire réfléchir sur la langue dès l'école, pour l'utiliser de manière plus légitime et pour permettre une progression des modifications orthographiques qui suivent finalement ce qui est plus logique ?

AH et JP : Absolument, car il y a de la part des défenseurs de l'orthographe traditionnelle une sorte de posture surplombante, comme s'ils venaient avec tout le poids du savoir, tout le poids de l'histoire, tout le poids de grandes valeurs comme l'effort ou la rigueur, alors même que la recherche contredit cette vision. Si on informait mieux les usagers de la langue des origines de l'orthographe et de son fonctionnement, ils s'en laisseraient moins conter par ceux qui argumentent avec cette espèce d'avalanche de valeurs écrasantes. Le recours aux lettres étymologiques dont nous avons parlé tout à l'heure peut être repris ici : certaines personnes s'offusquent de l'orthographe rectifiée du mot « nénufar » en raison de l'abandon du « ph » grec. Or, le mot concerné est d'origine arabe (nīlūfar). Au début du 20^e siècle, un académicien l'a confondu avec le mot « nymphéa » et a cru bon de lui attribuer un « ph » pour lui ajouter, pensait-il, ses lettres de noblesse. C'est ainsi que nous nous sommes retrouvés avec une orthographe absurde de ce mot. L'orthographe rectifiée a voulu simplement mettre de l'ordre.

Cela nous surprend toujours que les opposants aux rectifications fassent valoir le sens de l'effort, alors qu'en réalité ce qui nécessite un effort c'est précisément le changement.

L'argument de la rigueur est du même ordre : considérer que tout est bien dans l'orthographe parce qu'elle est ainsi depuis toujours, sans essayer de comprendre d'où vient la règle, sans avoir la rigueur de réfléchir à sa valeur est d'une paresse intellectuelle incroyable ! Il est ainsi nécessaire d'utiliser les arguments de la rigueur et de l'effort au profit des changements et de récupérer l'enjeu de la défense de la langue française. En effet, si l'orthographe ne change pas, on s'oriente vers le désintérêt des usagers, on rend la langue inaccessible, non seulement par rapport à d'autres langues, mais également pour les personnes francophones qui n'écrivent pas par peur de l'orthographe, alors qu'elles ont des choses à dire.

FE : Comment faisiez-vous en tant qu'enseignants pour gérer cette tension entre la réflexion qu'on peut apporter aux élèves sur la langue et cette norme qui doit malgré tout être suivie ?

AH et JP : Pour que nos élèves, mais également nos interlocuteurs actuels, puissent comprendre cette tension, nous aimons utiliser une image juridique : ce n'est pas parce qu'on tente de modifier une loi qu'on ne pense pas qu'il faut respecter le droit. D'ailleurs, modifier une loi renforce le droit en général. Nous sommes pour le respect du droit, nous sommes pour le respect de la norme, mais nous sommes également pour son amélioration. Ce n'est pas du tout contradictoire.

En tant qu'enseignants, nous avons essentiellement travaillé avec des élèves qui ont été brisés dans leurs compétences d'écriture à cause de l'orthographe. Notre travail a surtout consisté à réconcilier nos élèves avec la langue en leur expliquant que la langue est d'abord orale, qu'elle passe par ce qu'on dit, par ce qu'on exprime, par les mots qu'on aime, par les raps qu'on écoute, c'est ça la langue ! Avoir une mauvaise orthographe, c'est juste avoir un problème avec le code écrit. C'est comme si on sait faire de la musique, mais qu'on ne sait pas écrire les partitions. Ce n'est pas très grave. Cela permet de dédramatiser et de montrer que l'orthographe est une toute petite partie de la langue. La langue n'est pas l'orthographe. Ils étaient donc rassurés. Mais il y en avait aussi très peu qui disaient (ils étaient grands) « je m'en fiche, j'écris comme je veux ». Ils avaient bien compris qu'ils seraient jugés là-dessus. Et nous encourageons évidemment l'utilisation des logiciels. Nous leur disions que le but n'était pas d'écrire sans erreurs, mais de remettre des documents sans erreurs, peu importe l'aide sollicitée pour les corriger. C'est ce qui est demandé aux usagers dans la vie.

FE : Est-ce que vous avez l'impression que vous libérez des gens ?

AH et JP : Oui, ils nous le disent. Durant le spectacle nous avons essayé de faire une dictée entièrement transparente : une lettre un son, un son une lettre. Certains spectateurs nous ont dit : « C'est incroyable, c'est la première fois de ma vie que je fais une dictée sans faute ! » Cela provoque une espèce de révélation. Il y a aussi des personnes qui nous disent qu'elles ont subi le poids de l'orthographe de la part de leur père, de leur grand-mère, de leur prof et qu'elles se sentent soulagées grâce à notre spectacle.

On a également eu beaucoup de messages de réconciliation : « Je vais appeler mon fils, mon petit-fils pour m'excuser. » Il y a des gens qui ont été très durs avec leur entourage de manière injustifiée et qui viennent nous dire qu'ils le regrettent. C'est un peu bouleversant pour nous.

FE : Quelles sont vos perspectives ?

AH et JP : Tout d'abord, nous allons continuer à présenter *La convivialité*. Nous venons en Suisse, au Grand-Saconnex, au Théâtre *Le douze dix-huit*, du 31 mars au 3 avril 2022. C'est la seule tournée en Suisse prévue actuellement.

Pour la suite, nous avons créé le spectacle *Kevin* (sociologique de l'éducation) en petit format (25 minutes). Nous allons tester cette forme pendant 1 an et demi avec plusieurs publics et nous allons encore travailler avec des chercheurs en sciences de l'éducation pour améliorer ce spectacle. En septembre 2023, il y aura la création complète du spectacle autour de *Kevin*.

FE : Pourquoi Kevin ?

AH et JP : Dans ce nouveau spectacle, nous travaillons sur la sociologie de l'éducation et plus précisément sur la reproduction des inégalités sociales, notamment en cours de français.

Nous avons travaillé avec des sociologues qui montrent que le point commun entre votre prénom et vos résultats scolaires est votre origine sociale. Kevin c'est un élève que nous avons eu il y a 15 ans. Nous nous questionnons comment nous avons nous-mêmes participé à la reproduction des inégalités sociales en interrogeant Kevin sur un cursus que nous ne lui avons pas enseigné. Nous nous demandons ce qui fait qu'entre Kevin, Adèle ou Diane, l'égalité des chances ne fonctionne pas du tout, que ce soit en Belgique ou en France.

FE : Ici, nous retrouvons le lien entre l'enseignement et le spectacle, même si vous n'enseignez plus. On constate que vous avez toujours un regard en direction de l'école. Quels sont vos espoirs en lien avec l'enseignement de l'orthographe ?

AH et JP : Nous allons continuer à insister sur la réforme du participe passé qui illustre très bien ce qui nous semble important et qui résume ce que nous aimerions dire sur la langue en général et sur l'orthographe en particulier. Nous avons fait à ce sujet une lettre ouverte dans *Libération* et dans le journal *Le Soir* en Belgique. Cela avait eu de fortes répercussions médiatiques et nous avons été invités à nous exprimer à de nombreuses occasions. Nous avons été frappés par le fait que nous étions systématiquement accusés de vouloir simplifier le participe passé sans même que l'on nous demande la raison d'une telle volonté. Nous avons pourtant mis en avant cette raison dans le texte que nous avons écrit. On réduisait notre démarche au fait de vouloir simplifier l'accord du participe passé en raison des erreurs commises et de générer ainsi un nivèlement par le bas. Cela nous rendait fous ! La raison pour laquelle nous voulons changer l'accord du participe passé avec l'auxiliaire *avoir* réside dans la constatation que cet accord est grammaticalement bancal et surtout incorrect. Les grammairiens sont d'accord de dire que cette règle est obsolète, qu'elle ne correspond pas à la réalité de la langue. C'est un peu comme si tous les chercheurs en médecine disaient qu'il fallait absolument interdire ce médicament et que le grand public disait « non c'est bien, on continue à le prendre ».

Il faut aussi un nouveau regard de la part des enfants sur ce qu'est la grammaire, leur montrer qu'ils pourraient eux-mêmes s'interroger sur sa pertinence et son fonctionnement. L'idée c'est d'avoir envie de faire

de la grammaire et non pas de la connaître. Le rêve ultime serait que ce soit une récompense pour les élèves de faire de la grammaire !

FE : Finalement, vous voulez nous convaincre qu'une langue vit, qu'elle évolue et que si on la cristallise, elle sera de plus en plus en décalage avec les pratiques du quotidien.

AH et JP : En effet, nous aimerions continuer à faire réfléchir les gens avec tout ce que nous trouvons à leur transmettre et qu'ils perdent l'habitude de dire : « c'est comme ça qu'on fait depuis mille ans, alors on ne voit pas pourquoi on devrait changer... » L'orthographe doit évoluer, tout comme la langue !

Références

Hoedt, A. & Piron, J. (2017). *La faute de l'orthographe*. Paris, France: Éditions Textuel.

Hoedt, A. & Piron, J. (2020). *Le français (n')existe (pas)*. Paris, France: Éditions Le Robert.

Hoedt, A. & Piron, J. (2019). *La faute de l'orthographe*. <https://www.youtube.com/watch?v=5YO7Vg1ByA8>, repéré le 14 novembre 2021

Hoedt, A. & Piron, J. (2019). *Tu parles*. <https://www.youtube.com/watch?v=HQu7RrTgXjA>, repéré le 17 janvier 2022

Auteure

Florence Epars, chargée d'enseignement à la HEP Vaud en didactique du français et enseignante de français au secondaire 2, en école professionnelle. Auteure d'une thèse en linguistique française dirigée par Jean-Michel Adam et publiée en 2006 (*L'exposition dans la tragédie classique en France : approche pragmatique et textuelle*) et maintenant spécialiste dans le domaine de l'orthographe et plus généralement dans le fonctionnement de la langue.

Cet article a été publié dans le numéro 1/2022 de forumlecture.ch

Unsere Rechtschreibung «hält die Regeln nicht ein»

Florence Epars

Abstract

Arnaud Hoedt und Jérôme Piron, zwei ehemalige Französischlehrer, die heute als Schauspieler arbeiten, haben es sich zur Aufgabe gemacht, ihrem Publikum die Absurditäten der französischen Rechtschreibung vor Augen zu führen. Als grosse Sprachverteidiger setzen sie sich für eine bessere Verständlichkeit der Rechtschreibung ein, sowie dafür, dass bereits in der Primarschule die objektiven Schwierigkeiten der geschriebenen französischen Sprache erläutert werden. Lektüre und Kontakte zu Linguist:innen bilden die Datengrundlage ihrer Darbietungen, mit denen sie dem Publikum die erstaunlichen Ergebnisse der wissenschaftlichen Forschung zugänglich machen. Mit Erfolg: Die beiden Schauspieler beteiligen sich inzwischen aktiv in einem belgischen Beratungsgremium, das sich für tiefgreifende Veränderungen einsetzt, die mit der Annahme der Rechtschreibreform von 1990 eingeleitet worden sind. Der vorliegende Beitrag entstand aus einem Video-Interview mit den beiden Schauspielern.

Stichwörter

Normen der Schriftlichkeit, Rechtschreibung, Schauspiel, Berichtigungen

Dieser Beitrag wurde in der Nummer 1/2022 von leseforum.ch veröffentlicht.

La nostra ortografia «non è rispettabile»

Florence Epars

Riassunto

Arnaud Hoedt e Jérôme Piron, due ex insegnanti di francese diventati attori, si sono dati il compito di dimostrare al loro pubblico le assurdità dell'ortografia della lingua francese. Grandi difensori della lingua, militano per una migliore coerenza dell'ortografia e per una spiegazione, fin dalla scuola primaria, delle difficoltà oggettive del codice scritto della lingua francese. Le informazioni che ricavano dalle loro letture e dai loro contatti con i linguisti costituiscono la base dei loro spettacoli, il cui scopo è di mettere a disposizione del pubblico i risultati delle ricerche scientifiche, troppo spesso ignorate dagli utilizzatori e dalle utilizzatrici della lingua. E lo fanno con grande successo. I due attori sono ora attivamente coinvolti in un organismo consultivo belga il cui ruolo è quello di fare campagna per ulteriori cambiamenti iniziati con l'adozione delle rettifiche ortografiche del 1990. Questo articolo è il risultato di un'intervista fatta in videoconferenza, durante la quale i due attori hanno accettato di rispondere alle nostre domande.

Parole chiave

ortografia, codice, divulgazione, rettifiche, spettacolo

Questo articolo è stato pubblicato nel numero 1/2022 di forumlettura.ch